

Histoire. En 1943, le Finistérien Jean-Baptiste Bertevas a risqué sa vie pour rallier le général de Gaulle. Il s'est évadé d'un navire basé aux Antilles. Sa fille raconte l'histoire.

Au pied du phare de l'île de Batz, dans le Finistère, se dresse la maison de la famille Bertevas. À l'intérieur, à côté d'une photo en noir et blanc d'un navire de guerre, est encadrée une lettre, avec la croix de Lorraine pour en-tête. Elle est signée du général de Gaulle qui remercie Jean-Baptiste Bertevas de l'avoir rejoint, en 1943, pour lutter à ses côtés contre l'occupant nazi.

L'hiver achevé, Anne-Marie Bertevas-Guillard devrait être à Batz en ce moment s'il n'y avait ce confinement. C'est dans sa demeure d'Ercé-en-Lamée, au sud de l'Ille-et-Vilaine, qu'elle exhume les souvenirs paternels : des lettres, des médailles, des carnets... Et un pavillon tricolore intact, relique des années de guerre sur lequel se dessine une croix de Lorraine. « **Mon père le hissait à chaque 8 mai, chaque 6 juin, chaque 18 juin dans le jardin de l'île de Batz, jusqu'à son décès** », se souvient Anne-Marie Bertevas-Guillard.

Mécanicien dans la marine

Jean-Baptiste naît en 1922 à Saint-Germain-en-Laye (Yvelines), où ses parents se sont installés après la Grande Guerre après avoir quitté Roscoff (Finistère). En 1942, Jean-Baptiste Bertevas a 19 ans et, au cœur d'une guerre à l'issue incertaine, il est sans emploi. Un choix s'impose à lui : « **Partir pour le STO, le service du travail obligatoire, ou rejoindre la marine** », explique sa fille. Chaudronnier de formation, « **il s'engage comme mécanicien dans la marine** ». Il n'est pas « **marin dans l'âme** », mais il refuse d'aller en Allemagne aider l'occupant.

Engagé volontaire pour trois ans, Jean-Baptiste Bertevas reçoit comme affectation un embarquement sur la *Jeanne d'Arc*, qui stationne en Guadeloupe, à 7 000 km de là. Il traverse un pays affamé pour rejoindre la base navale de Toulon. « **Il avait tellement faim qu'il a mangé des nouilles trouvées dans une poubelle** », raconte sa fille.

Depuis juin 1940, le navire est amaré à un quai de Pointe-à-Pitre. À l'endroit même où, de nos jours, convergent les concurrents de la Route du Rhum, tous les quatre ans.

Là-bas, l'équipage de « *La Jeanne* » applique avec brutalité la politique de Vichy vis-à-vis de Guadeloupéens réclamant, dans leur immense majorité, la poursuite de la guerre aux côtés des alliés. Les opposants au régime du maréchal Pétain sont tra-



Anne-Marie Bertevas-Guillard, chez elle en Ille-et-Vilaine, montre une photo de son père, Jean-Baptiste Bertevas, embarqué en 1942 sur « *La Jeanne d'Arc* » avant de s'évader le 27 avril 1943.

PHOTO : DAVID ADÉMAS, OUEST-FRANCE

qués. Isolée par un blocus anglo-américain, la Guadeloupe a faim. Les marins, eux, ne manquent de rien.

C'est dans cette ambiance que Jean-Baptiste Bertevas découvre les Antilles, en 1942. « **Mon père devait chanter *Maréchal nous voilà* trois fois par jour. Il me disait qu'il avait honte de manger à sa faim, d'être privilégié vis-à-vis des Antillais.** »

À bord de la *Jeanne d'Arc*, racisme et anglophobie règnent. « **Nous devrions remercier le ciel à genoux d'avoir les Allemands chez nous** »,

clame le commandant du navire. Jean-Baptiste Bertevas redoute « **la Gestapo du bord** », ces marins qui traquent ceux qui tentent de s'évader pour rallier les îles anglaises voisines.

Racisme et anglophobie

Après la guerre, lui et ses compagnons d'infortune attesteront d'actes

de torture perpétrés sur des Guadeloupéens dans les cales du croiseur, dans des lettres précieusement conservées à l'île de Batz par sa fille.

Mais en avril 1943, les Allemands reculent en Russie et abandonnent aux alliés l'Afrique du Nord. Une mutinerie éclate à bord du croiseur, menée par des marins exigeant le ralliement aux alliés.

Pendant trois jours, le navire vit sous tension. « **Papa était un des meneurs** », raconte Anne-Marie. Mais les officiers rétablissent l'ordre et un

accord est passé avec les mutins : leur fuite vers l'île anglaise de la Dominique est payée. Jean-Baptiste Bertevas est de ceux-là.

Comme le Costarmoricain Roger Le Page ou le Guérandais Jean Guiborel, Jean-Baptiste Bertevas paie un pêcheur guadeloupéen pour tenter, le 27 avril 1943, la périlleuse traversée vers la liberté. Un périple dangereux car il faut affronter, de nuit, les courants à bord d'une coquille de noix, et voguer avec au ventre la peur des requins. Aux dires d'évadés, la « **Gestapo du bord** » n'hésite pas à ouvrir le feu sur les fuyitifs. « **Ils avaient la trouille qu'on les saborde** », raconte la fille du marin.

Finalement, les évadés atteignent la Dominique. De là, Jean-Baptiste Bertevas rejoint New York puis Londres, où il signe son engagement auprès du général de Gaulle.

Il est formé à l'utilisation du radar et embarque sur la *Surprise*, une corvette traquant les sous-marins allemands dans l'Atlantique nord. « **Quelques jours après le Débarquement de Normandie, son navire saute sur une mine** », raconte Anne-Marie Bertevas-Guillard. Son père est légèrement blessé.

Une reconnaissance tardive

La guerre s'achève. Retourné à la vie civile, Jean-Baptiste Bertevas se marie. Il est embauché dans les télécommunications, et travaille notamment à l'antenne de Pleumeur-Bodou (Côtes-d'Armor). En retraite dans l'île de Batz, il tente de médiatiser l'affaire des mutins de la *Jeanne d'Arc*, sans succès. « **Des événements qui, excepté nous - tu le vois bien - n'intéressent plus personne** », lui écrit, désabusé, son ami Roger Le Page en décembre 1986.

Consolation : en 1990, le Breton obtient enfin la médaille des évadés, jusqu'ici refusée. L'État contestait son évasion puisqu'il n'a pas fui un territoire occupé par l'Allemagne. Décédé en 2002, Jean-Baptiste Bertevas repose à Batz, une croix de Lorraine vissée sur sa pierre tombale.

Aujourd'hui, la médaille est là, dans les mains de sa fille : « **Même si on ne peut pas commémorer le 8 mai comme d'habitude** », à cause du confinement, elle veut « **penser à tous les Français qui se sont battus pour la liberté** », désobéissant à l'ordre établi au péril de leur vie.

Texte : Emmanuel BLUMSTEIN.
Photo : David ADÉMAS.

Repères

Dates clés

Colonie française, la Guadeloupe apprend avec douleur la débâcle de 1940. Mais le général de Gaulle n'a-t-il pas dit, lors de son discours radiophonique du 18 juin, que la guerre devait se poursuivre dans l'Empire ?

Le 1^{er} juillet, le conseil général de la Guadeloupe se réunit pour débattre. Mais la *Jeanne d'Arc* vient d'arriver dans l'archipel pour veiller à ce que les élus – qui seront presque tous remplacés par le nouveau régime – choisissent de soutenir la Révolution nationale prônée par le maréchal Pétain. Originaire de Courseulles-sur-Mer (Calvados), l'amiral Robert, qui administre les Antilles françaises, refuse le ralliement.

Le 15 juillet 1943, la Guadeloupe bascule du côté de la France combattante.

La Jeanne d'Arc



PHOTO : DR

Sortie des chantiers de Saint-Nazaire en 1931, « *La Jeanne* » est basée à Brest. Fleuron de la marine française, le croiseur léger est conçu pour compléter en mer la formation des aspirants officiers.

En mai 1940, face à l'avancée allemande, le navire quitte Brest pour livrer au Canada une partie de l'or de la Banque de France. Sur la route du retour, le croiseur apprend la défaite et reçoit l'ordre de se dérouter vers les Antilles.

À la chute du régime de Vichy en Guadeloupe en juillet 1943, il rejoint les alliés et participera au débarquement de Provence. Sa carrière s'achève en 1964.

Le livre

Il faut attendre 2014 pour que cette période soit étudiée de ce côté-ci de l'Atlantique. Maître de conférences en histoire contemporaine à l'université de Bretagne Sud à Lorient, Jean-Baptiste Bruneau publie *La Marine de Vichy, juin 1940 – juillet 1943*. Une dissection terrifiante d'une période ignorée, se basant sur de nombreux témoignages d'époque, notamment de marins bretons et normands.